rent point, » Lisez ce morceau chez tous les peu ples policés, dit Laharpe, quels qu'ils soient, je ne dis pas seulement chez des chrétiens, pusequ'il ne s'agit encore dans prolégomènes que des besoins d'une religion, mais chez toutes les nations qui ont senti ce besoin, puisqu'elles sont civilisées; portez cet exposé des premiers éléments de toute éducation publique à Canstantinople, à Yspahan, à Delby, à Pékin, partout il trouvera un assentiment universel; partout on yre-onnaîtra ce que la raison fait sentir à tout le monde, et ce que tout gouverne-ment a mis en principe et en prati-

que (2).

« Un assentiment universel, » dit Laarpe; oui, à Delhy et à Pékin, c'est possible, mais à Paris chez nos radicaux, non. Et que diraient-ils de ce qui suit dans l'exposé que Diderot fait de son plan, en mettant en première ligne la religion : « Ce sera toujours, dit-il, la première leçon et la leçon de tous les jours. Est-il concevable que jusqu'à

première leçon et la leçon de tous les jours. Est-il concevable que jusqu'à présent l'on n'ait pas senti que cela devait être? N'est-il pas scandaleux que les jeunes gens parlent si hardiment de la religion dans le monde et qu'ils en soient si peu instraits? »

Et ailleurs : « La religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit. La morale humaine n'est point le christianisme, mais elle ne peut le contredire: elle vient du ciel comme lui. La pratique de la morale, c'est la justice qui que de la morale, c'est la justice comprend également la piété et l'hu et en elles toutes les vertus. La adore Dieu avec le respect profond nité piété adore Dieu avec le respect profond d'une faible créature pour le Dieu de l'univers et la tendre confiance d'un fils

honnête pour son père. »

Certes, en présence de telles citations, on peut se demander quel prêtre, ou quel clérical de nos jours, n'avouerait ces préceptes d'une religion et d'une morale si pure (3).

Ecoutons aussi sur ce même sujet un

philosophe plus moderne, M. Cousin, qui écrivait ceci en 1833:

« Tout en faisant aux connaissances scientifiques et industrielles une part convenable, il faut s'attacher surtout aux connaissances morales, puisque c'es surfout l'âme des enfants qu'il s'agit de former. Ce sont les bases de la vie mo-rale qu'il faut asseoir solidement, et pour cela il faut mettre au premier rang l'instruction religieuse, c'est-à dire, pour parler plus nettement, l'instruction chré

L'éducation morale et religieuse, a « L'éducation moraie et rengieuse, a dit aussi M. Guizot, est plus nécessaire dans les pays libres qu'ailleurs; elle consiste principalement dans les principes et la discipline inculquées aux âmes de l'enfance. Pour accomplir une telle œuvre, la présence et l'influence de la religion sont indispensables; elle est intimement liée à la morale, car elle scule donne à la morale sa sanction et au dessus et au-delà de la vie

terrestre. »
Mais ce n'est pas seulement l'instruction religieuse qui se donne dans nos écoles laïques que les hommes du parti radical voudraient supprimer; c'est l'en seignement même des institutions con gréganistes qu'ils poursuivent d'une haine furibonde, ju-qu'a fermer violem-ment leurs écoles, comme nous l'avons vu dans ces dernières années, et chasser même de leurs habitations ces dignes frères qui venzient de se prodiguer avec un si admirable dévouement sur les champs de batailles et dans les am-

Mais heureusement la nation, qui n'est point ingrate, les a bientôt vengés d'indignes persécutions. Ils n'y avaient pas échappé non plus dans les temps pas échappé non plus dans les ten néfastes de la première revolution , leur institution même, comme tant d'autres, avait sombré dans la tempête, mais pour reparaître ensuite avec plus d'éclat, pourrait-on dire, si ces bons frères, étrangers à toute gloire humaine,

(2) Cours de l'illéra ture de Laharpe, t. XVI p. 125.

(3) Cours de littératurs, t. XVI, p. 137.

Feuillaton du Journal de Roubaix

## Patrie & Dévouement

PREMIÈRE PARTIE (Suite)

Vous allez surement retourner dans otre pays, mon pauvre monsieur Thadée; Jespère que vous y trouverez quelque aimable jeune fille que vous aimerez; qui sera plus heureuse que moi et vous fera oublier la malheureuse petite Angéla, qui va être dame, et sé-

Mon cher Witold, si je ne devins pas fou en lisant cette lettre, si je ne maudis pas mon sort, si je ne blasphémai pas tout haut, en appelant à mon aide les foudres céleates et les fureurs de l'enfer, c'est que mon ami se mourait sous mes yeux, et que je respectais, malgre moi, la sombre majeste de la

Je voulus remplir mon devoir jus\_ qu'au bout, et, deux jours après, j'ac. compagnai le corps de mon ami au ci metière. Dieu m'est témoin qu'en lu voyaient autre chose dans l'exercice de leur humble ministère que le devoir ac-compli et la satisfaction de servir & la fels Dieu et la satisfaction de servir & la

fols Dieu et leur pays.

Ils cussent pu etre flers, aussi de l'hommage que leur rendit l'Empereur lui-même à de l'époqueleur rétablissement, lorsque, présidant une séance du Conseil d'Etat, il s'exprimait en ces termes:

« On prétend que les écoles primaires tenues par les frères ignorantins pour-raient introduire dans l'Université un ratent introduire dans l'Université un esprit dangereux; on propose de les laisser en dehors de la juridiction, ainsi que les écoles de la rive gauche du Rhin qui dépendent des consistoires protes-tants. Je ne conçois pas l'espèce de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les frères ignorantins; c'est un véritable préjugé. Partout on demande leur rétablissement; ce cri général démontre assez leur utilité (1).»

Ce hant témoignage, comme l'on voit. était d'autant plus flatteur pour l'institut des frères qu'il n'était de de l'Empereur que l'expression de l'opinion publique. (A suivre.)

## Bulletin du jour

Le discours de M. de Bismarck dont nous avons parlé hier et que nous re-produisons plus loin en partie, est, en prenant au pied de la lettre, une affirmation de paix plus explicite que ne le faisait supposer le résumé télégra-

chancelier de l'Empire se livre, en Le chancelier de l'Empire se livre, en effet, à une série de raisonnements qui engageraient jusqu'à son honneur s'ils étaient destinés à masquer une politique secrète. M. de Bismarck repousse non-seulement toute solidarité avec lés journaux dits « officieux », mais s'applique à démontrer qu'il mériterait d'ètre taxé de foille « i'il prevoquisit ou s'il plique à démontrer qu'il mériterait d'è-tre taxé de folle, s'il provoquait ou s'il avait provoqué son pays à la guefre, sous ce prétexte que la France aurait l'intention d'attaquer l'Allemagne et qu'il faut la « mettre en pièces » avant qu'elle se soit relevée. « C'eut été la, s'écrie M. de Bismarck, peur ainsi dire un suicide accompli par crainte de la mort. » Et plus loin, M. de Bismark dit encore : « Figurez-vous ce qui serait encore : « Figurez-vous ce qui serait arrivé si je m'étais présenté devant vous il y a un an, et que je vous eusse dit : Il faut que nous fassions la guerre, mais je ne sais vraiment pas pour quel motif. On ne nous a pas offensés; mais la si-On ne nous a pas onenses; mais la si-tuation est critique... Nous n'avons rien à conquérir, rien à gagner, et on nous calomnie en nous reprochant de vouloir des conquêtes.»

Quelle que soit la réserve que nous

impose le passé, en ce qui touche les agissements du monde officiel de Berlin, ali faut reconnatire, cependant, qu'en en serait réduit à douter de tout si, après avoir parlé comme il vient de le faire, M. de Bismarck avait le dessein de susciter une guerre nouvelle.

# Les Réunions électorales de Paris.

Continuous. - c'est instructif. écouter les insanités qui se débitent dans les réunions électorales de Paris. Voici quelques fragments du compterendu de l'une d'elles :

rendu de l'une d'elles :

Le citoyen Accolas, professeur de droit libre, jadis nommé doyen de la Faculté de droit par la Commune, a la parole :

—Je veux, dit-il, l'élimination des églises...
Oui, oui! n'en faut plus! Cris : Et des maisons d'alliénés...— Plus d'églises! Plus de jésuitières! à bas tout ça!)

Je réclamerai, si je suis honoré de vos suffrages, la suppression du budget des cultes, cette violation flagrante de la liberté de conscience. (Bravós répété)

A coté du clergé, qu'il faut faire disparaître, il y a, tout aussi contraires à l'émancipetion

A coté du clergé, qu'il faut faire disparattre, il v a, tout aussi con traires à l'émancipation de l'esprit humain, les armées permanentes, qui devront aussi faire place à des milices nationalos, qui suffraient à remplir la même besogne, et la feraient mieux....

Lorsqu'on aura supprimé le budget des cultes et fortement rogné celui de la guerre, il y aura des millions en quantité disponibles. Ces millions, citoyens, qu'en faire f' J'aurais bien envie de vous les restitues, car ils vous appartiennent. (Applaudissements vigoureux et acelamations prolongées de la part de citoyens que grise la pensée q'Accolas veut l'es rendre millionnaires...)

Il y a un monde nouveau à refaire. (Oui 1

rendre millionnaires...)

Il y a un monde nouveau à refaire. (Oui ! oui !! if aut déraciner le vieux et lui substituer non pas trop d'idées nouvelles, mais, (I) Opmons de Napoléon recueilles par in membre de son Conseil d'Etat, page 173.

tenant compagnie pendant ces longues veillées funèbres, et jusqu'à la fosse où il allait disparattre à mes yeux, je faisais à sa mémoire un cruel sacrifice, et j'es-père que, là-haut, ce sacrifice mé sera compté. Mais, en sortant du cimetière,

je pris la route de Florence.

» Quand j'arrivai au faubourg où
tant de fois j'avais erré, le temps était
radieux, la pureté du ciel éblouissante, et l'on sonnait joyeusement les cloches à l'église, où pour la première fois, j'avais rencontré Angéla. Une foule de curieux stationnait devant le péristyle. Deux ou trois voitures de mattre y attendaient également et, entre autres, une superbe calèche doublée de satin rait orgneilleu-ement les portières. Un magnifique attelage bai-brun traînait cet

aristocratique équipage, dont les laquais poudrés portaient de gros bouquets. » Presque aussitôt, un mouvement se fit à la porte de l'église, et je vis appa-raître la noce d'Angéla. Le marié avait raftre la noce d'Angéla. Le marié avait vraiment cinquante ans, l'air compassé et la perruque noire; mais il étalait sur sa poitrine deux ou trois décorations cirangères, et même un graud cordon, je trois. D'une main, il s'appuyait sur une camé, de l'autre il conduisait Angéla. Celte-ci baissait les yeax, et pourtant l'on voyait sur ses lèvres, errer un main sourires et ses deigts iouaient némalin sourire, et ses doigts jouaient négligemment avec le fermoir armorié quant à présent les seules grander et imnor-telles idées de 89 et 931 Bravo II et que les naveux des grands citoyens de ce temps, plus de grands citoyens de ce temps, plus

Cris : Assez I assez I Oris: Assez lassez!

Pour refaire un monde, il faut refaire la fa
mille, reconstitutar la propriété, dont le pris
cipe n'est plus même inscrit dans nos codel
Oui, oui! C'est vrai! Il faut donner à le
femma des droits égaux à ceux de l'homme
dans là vie civile et dans la vie (Egale L'Oni
oui+) C'est nne déshirritée! C'est un paria h...

Il faut que la blaine monoriété du fauit de

outh to set use desirentes! Cest un paria h...

Il faut que la pleine propriété du fruit de sou fravail soit acquise à tout homme, ouvriét de ses mains ou de son intelligence; il faut que l'atelier, que l'usine soit à œux qui y trivaillent. Bravos frénétiques de diverses edres. Cris : Ils ne l'auraient pas volé! On les a assez exploités pour qu'ils aient leur tour!)

Gris: Ils ne l'auraient pas volé l'On les a assez exploités pour qu'ils aient leur tour !)

Le salariat n'est qu'un esclavage politique. (Longs appleadissements.) Il faut que le crédit, l'assurance, l'association, puissest enfin produire tout ce qu'on en peut attendre... (Acclamations et cris de : Oul I il le faut.) sois un regime de liberté comme la République doit l'être. Il faut que tout homme puisse devenir son propre pape et son propre empereur; son maître, ça suffit!

Cris: (Cest câ l'ce jour-la ça fra bien ! Y aura plus de curé ni de mis see à payer... (Assez l'assez ! — A Charenton, l'orateur!...)

Le président recommande au citoyen Accolas d'abréger. Cela vaut ûn orage épontantable, car le càndidat finit en décânte que d'aratable, car le càndidat finit en décânte d'abritation de la constitute de la con

qu'il n'a jamais compris que, dans une C titution républicaine, il y eut un présiden commutable.

commutable.

Le commissaire de police fait alors retier la parole à l'orateur, et l'assemblé se ilivisé en deux camps pour et contre le bien undé de cette mesure, qui soulève de violen-es professitions.

nonte de cette mesure, qui soutève de violen-tes protestations. Le citoyen Delabrousse prend à partie M. Beudani, et, bien qu'il ait une lettre de lai qui décline toute candidature, il s'obstine en dépit des murmures de l'assistance, à la com-battre.

Une voix: C'est enfoncer une porte ouverte.

M. Beudant n'est pas candidat; on ne doit pas

M. Beudant n'est pas candidat; on ne doit pas le discuter.

Le président prie l'interrupteur de venir à la tribune. Il démainde son nom.

Cris : C'est un jésuide ? Il est de la cabale ! qu'on l'apporte à la tribune!

Une voix : L'orateur est une canaille !..

Tapage épouvantable.

Sommé par le citoyen Delabrousse de répéter cette insulte, le citoyen Devil la répète.

ète. Explosion de cris : A la porte ! Qu'on l'en-ève ! C'est un agent !

Ieve! C'est un agent!

Une lutte s'engage au tour du mal avisé et du peu poli interrupteur, qui se débat comme un forcemé

L'émotion est à son comble; le commissaire de police se couvre : le bureau en falt autant et le président, sur l'avis du représentant de la loi, léve la séance au milieu dos vociféra-tions, des apostrophes et des cris les plus vio-lents.— L. F.

#### Discours de M. de Bismarck.

Nous avons déjà dit que le prince d Nous avons deja un que le prince de Bismarck a prononcé, dans la séance du 9 du Parlement allemand, un discours dans lequel il a signalé le mal causé par les correspondants de journaux qui ré-pandent sans motif des bruits de guerre.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux, dit l'Agence Havas le texte de

passage suivant:
Je trouve que les journaux ne s'occupent
pas assez des affaires du pays. Ils sont remplis de nouvelles concernant l'étranger, et ce
sont finalement les lecteurs crédules qui en
pâtissent.

Je rappellerai à ce sujet l'inquiétude causée à Bourse au printere de l'inquiétude causée

Je rappellerai à ce sujet l'inquiétude causée à la Bourse au printemps dernier par un article de la Post de Berlin.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait écrire un article pour ce journal, et j'ai fait écrire moins que tout autre l'article initualé:
La guerre est elle en perspective?

Cependant je n'ai pas blamé cet article; car lorsqu'on sent que la minorité d'un pays pousse à la guerre, il faut, selon moi, crier très fort afin que la majorité fase attention.

La majorité à, en effet, pour habitude de ne pas aimor la guerre, la guerre est toujours allu-

afin que la majorité fasse attention.

La majorité à, en effet, pour habitude de ne pas aimer la guerre, la guerre est toujours aliumée par une minorité ou, comme autrefois, sous les gouvernements absolus, par les souverains ou par les cabinets.

Mais celui qui crée le premier au feu ne peut être soupeonné d'allumer la guerre, c'est-àdire l'incendie. S'il y avait réellement un ministre belliqueux, il ne ferait pas le premier du bruit dans les journaux pour appeler les pompiers; mais il chercherait à obtenir d'abord l'assentiment de son souverain.

Le ministre le plus bélliqueux, quelle que soit la confiance dont il jouit, ne peut rien faire tant que S. M. l'empereut ne mobilise pas l'armée et ne déclare pas la guerre.

Sa Majesté a été forcé plusieurs fois de faire la guerre. Elle l'a faite malgré Elle et s'y est resolue difficilement; Elle y a acquis beaucoup de ploire: mais Elle st maintenant a un âge où l'on n'aime pas à chercher des querelles; aussi personne ne peut-il croire que S. M. l'Empereur ait des intentions belliqueuses, et, si Elle n'a pas de telles intentions, tout ce que l'on dit d'un ministre que

sur son corsage. Elle monta dans sa calèche avec la grace d'une duchesse et la vivacité d'une pensionuaire, et étala orgueilleusement les plis de sa robe de satin. Au moment où la volture s'ébranlait, je crois qu'elle m'aperçut, car elle devint très-pale, et une expression d'effroi sé peiguit dans ses yenx. Quant à moi, rassemblant tout ce que j'avais de fierté, de mépris et de colère, je fixai sur elle le sévère regard d'un juge, et je crois même que j'eus la force de sou-

rire.

» Mais je n'eus pas celle de rester. Le soir même, je quittai Florence el l'Italie. Je revins ici en bonne santé, mais accablé d'une effrayante langueur morale. Ma mère, qui d'abord s'en alarma beaucoup, ne désespéra pourtant pas de m'en guérir, lorsque je lui en eus confié la cause. Peut-être a-t-elle eu raison. Je commence à croire qu'il n'y avait rien à espérer de bon lans cet amour donné à une étrangère, et qu'il fant, pour le bonheur conjugal, une communanté parfaite d'idées, de senti-ments, de pationalité, et même à éduca-lon prémière. J'avais été chèroher bien loin, peut-être, le trésor qui m'altend iei. Ma consiné est une charmarte enfant : elle à un vrai cœur de femme et une ame d'ange; mes souvenirs les plus lointains m'apportent des preuves de sa tendresse, et si je mets jamais toutes.

l'on suppose belliqueux n'est que gasconnade

Ion suppose beriqueux n'est que gasconnace et mensonge intentuonnel.

Figurez-vous ce qui berait arrivé, si je n'étais présenté devant vous il y a un an et que, je vous eusse dit : Il laut que nous inssions la querre, mais je be sais vraiment pus pour qu'elle motif. On ne nous a pas offensés; mans la stuation est critique.

Nous avons une foule de voisins puissants; l'armée française s'organise d'ure manifere traquiétante; je vous demande un crédit de 500 millions de marcs pour faire des armemens.

N'auriez-vous pas été tentés d'envoyèr chercher un médecin pour me faire examiner, et ne vous seriez-vous p s demander comment je pouvait, après une longue expérience belitique, commettre l'immense sottise de me présenter devant vous, et de vous dire :

« Il, est possible que nous soyons attaquée

présenter devant vous, et de vous dire :

« Il est possible que nous sovons attaqué
dans quelques innées : pour prévénir cetté
évenualité, tombons vite sur vos voisins e
mettons-les en pièces avant qu'ils se soien
complètement relevés. «
C'ent été la, pour ainsi dire, un suicide ac
compli par crainte de la mort, et dans un
situation tout a fait agréable et calme.
Si vous étudiez la question avec soin, vou
vous convincres cértainenéent qu'un chance
lier qui est soul responsable pourrait encore
moins que tout autre, se présenter devan
une population pacifique. La population alle
mande l'est au urpréme degré tant qu'on ne
l'attaque pes.

mando rese as spressione de la conquérir: rien à ga-rent, et on nous calomnie en nous repro-chant de vouloir des conquêtes) se présenter, dis-je, devant une population pacifique et lui dire : Il faut faire la guerre. » Ma demission eut été la conséquence naturellé d'une pa-

Encore une lettre déplorable de M

La femme d'un certain Simbozel condamné à la déportation simple pour participation à la Commune, s'est avisée de solliciter l'intervention de M. Victor Hugo, pour obtenir un sursis en faveur de son mari, qui va être transporté le 1er mars en Nouvelle-Calédonie.

Les raisons que cette dame Simbozel donne de sa confiance, sont plus extravagantes que touchantes.

« En m'adressant à vous, monsieur, je sa bien que je ne pourrai avoir la grâce de m mari, mais cette pensée-là m'est venne, m mari possédait un véritable culte pour vou il avait foi dans votre grand et généreux cœu qui avait toujours plaidé en faveur des pli humbles et dès plus malheureux. Il vous a pelait le grand médecin de l'humanité. C'e pourquoi je vous adresse ma prière. »

### M. Victor Hugo a répondu :

» Ne désespérez pas, madame, L'amnistie approche. En attendant, je ferai tous mes efforts pour empêcher ce fatal départ du ier mars. Comptez sur moi.

» Agréez, madame, l'hommage de mon respect.

L'amnistie approche. Cela fait partie du programme, et pour faire plaisir à quelques milliers de braillards parisiens, les radicaux vont épouvanter les électeurs des départements et peut-être empêcher l'affernissement d'une République modérée.

Ecoutez maintenant de quel ton de maître parle au président de la République le quatrième sénateur de Paris

« Monsieur le président de Paris.

« Monsieur le président de la République, » La femme d'un condamné politique qui à pas encore quitté la France me fait l'honneur de m'écrire. Je mets la lettre sous vos yeux.

» En l'absence de la commission des grâces, c'est à vous que je crois devoir m'adresser.

\*En l'absence de la commission des gra-ces, c'est à vous que je crois devoir m'adres-ser.

\*\*Ce condamné fait partie d'un convoi de transportés qui doit partir pour la Nouvelle-Calédonie le ler mars.

\*\*C'est huit jours après, le 8 mars, que les Chambres nouvelles entreront en fonctions.

Je suis de ceux qui pensent qu'elles voudront signaler leur avénement par l'amnistie. Ce grand acte d'apaisement est attendu par la Prance.

» En présence de cette éventualité, et pou \*En presence de cette evenusante, et pour toutes les raisons réunies, vous jugerez san doute, monsieur le Maréchal, qu'il conviendrait que le départ du fer mârs fût ajourne jusqu'à la décision des Chambres.

\*\*Un ordre de vous suffirait pour faire surseoir au départ. J'espère cet ordre de votre humanité, et je serais heureux d'y applau-at.

air.

» Recevez, monsieur le Président de la République, l'assurance de ma haute considération.

Et qu'on ne nous parle point ici d'hu

manité! Qu'on ne s'extasie point sur la belle ame de M. Hugo. A-1-il écrit des lettres pour l'archevéque de Paris, pour M. Bonjeau, pour les prêtres, pour les gendarmes entassés dans les cachots de la Commune? Sa

moins ne les trompera jamais.

- A la bonne heure au moins, Thadée, voici une conclusion raisonnable, s'écria Witold, tendant la main à son ami. Nul de nous ne peut vivre dans des palais de nuages, ou s'en aller cueillant. sur les chemins, des roses aux buissons Wais les Intres avec le sort. la bataille de la vie, les blessures dont on saigne, mais dont on ne meurt pas, voilà ce qui fait les cœurs vaillants, les hommes forts. Allons, je suis certain que vous serez sage et heureux un jour, quand vous serez marié et que nous serons li-

Libres? Que voulez-vous dire? ré-

péta Thadée,
— Oui, libres... Est-il étonnant, mon
— Oui, libres... Est-il étonnant, mon nouvel ami! Malheureux n'avez-vous donc jamais rien compris, rien admiré, de plus que le regard ou le sourire badir d'une fiette? Ne sentez-vous pas, ne voyez vous pas, à toute heure, autour de vous, l'ennemie éternelle, la vieille de vous, l'ennemie éternelle, la vieille Russie, la matrone cruelle. éhontée, qui flétrit notre jeunesse de son souffle pes-tile ditel, ou qui la mutile et l'étreint de son carcan de basonnettes? Vrài Dieu, Thàdée, à force d'être sentimental, ne seriez vous plus Polonais?

Je suis Pelonais comme vous, dit Thadée avec énergie. Comme vous je tiens à mon pays, je le plains et je l'aime, mais je ne vois pas de portes

voix aurait peut-être été écontée. Il s'est tu alors! En bien! qu'il continue à se taire! qu'il ne nous force pas chaque matin à oublier qu'il est vieux, et qu'il a

#### Le Mot de Proudlien

Jamais peut-être l'épithéte de « bla-gueurs » ibligée par Proudhon à ses frères et auts, n'a été mieux justifiée que dans le dernier discours de maître Gambetta, à Lille. On est confus, saisi de pitié quand on voit certains journaux se pamer devant ce přetějidu ifiomphe oratoire, parler de ce discours comme d'une « magnifique page d'éloquence. »

Je defie tout homme tant soit peu lettre d'y trouver autre chose qu'une amplication théorique des lieux com-muns, des banalités qui se débitent chaque jour dans les clubs de Paris. Comparez donc cette éloquence à celle de Berryer, de Thiers, de Guizot, de Montalembert, et même de M. Jules Favre! M. Gambelta n'est que le Rouher de la République démocratique, Voilà pour la forme.

Quant au fond, où est ce recueil d'idées « modérées et pratiques, » vanté par les journaux acolytes de « l'orateur? »

journaux acolytes de « l'orateur ? »
Des idées modérées et pratiqués ?
lisez donc cet assemblage incohérent de
contradictions, de violences et de modération hypocrite! La première contradiction n'est-elle pas dans la personne
même de cet orateur des clubs et de
balcons? De quel droit, à quel titre,
vient-il parler de « libéralisme et de liberté. » l'homme qui est la personnifiberté. » l'homme qui est la personnifivient-il parier de « informisme et de in-berté, » l'homme qui est la personnifi-cation de la dictature et de l'arbitraire? On allègüe qu'il s'est trouvé, en 1870-71, dans un moment critique, exceptionnel! Eh l c'est justement en raison de ces circonstances, c'est parce que la France était envahie, menacée. toutes parts, qu'il fallait d'avantage la respocter, la consulter, écouter sa voix, lui demander à elle-même comment elle oulait se traiter et se sauver! c'est alors que la dictature personnelle est à là fois une prétention ridicule et un crime de lèse-nation.

crime de lese-nation.

Voilà l'homme qui vient aujourd'hui nous vanter son libéralisme, faire un cours de libertés publiques? Croit-il donc s'adresser à des ignorants ou à des niais? — Il paraît que la graine n'en est pas épuisée.

La liberté? il commence par la pros-

crire dans le institutions catholiques.

« Par libéral, il entend, dit-il, un homme acquis à la liberté de conscience

sous toutes les formes, respectueux de tous les cultes... des ministres des di-

tous les cultes... des ministres des divers cultes, aussi bien que des pratiques religieuses, etc. »

Et, au même instant, » ce libéral ne doit pas tolérer qu'un clergé quelconque ne devienne dans l'Etat un partipolitique, etc.; » et, imputant à de clergé des méfaits imaginaires, la division entre le père et le fils, entre la femme et le mari, la haine et l'insinuation calomicusse. etc... » il déclare que c'est dans ricusse. etc... » il déclare que c'est dans nieuse, etc., » il déclare que c'est dans la Religion qu'est le péril à redouter, l'anarchie, le désordre, la haine, etc. » Toutà l'heure, il prechait la prudence, l'esprit, de travail, de sacrifice et d'at-

tente à ses corréligionnaires politiques: et, quelques phrases plus loin, il excite à la haine des citoyens les uns contre les autres. à la guerre civile; il va jus-qu'à justifier l'insurrection et l'assasinat des ôtages par l'horrible Commune de

Paris. Ecoutez ce monstrueux langage.
« Aussi, l'Eglise à-t-elle tort, après avoir déchaîné ce péril imaginaire, cette haine, cette division, cette duarchie, de s'étonner d'avoir provoqué des haines et fait jaillir des représaillés. »

N'est-ce pas désigner assez clairement et justifier les crimes de la Commune, l'assassinat de l'archevêque de Paris et des ôtages? Et vous savez comment le public a répondu à ces odieuses paroles le compte-rendu sténographié nous dit : « Vive sensation salves d'ap-

plaudissements. »

« On a ose, s'écrie-t-il ensuite, voter la liberté de l'enseignement supérièur! »
La loi suf l'enseignement me déplait.
Eh bien! « je me propose de la faire abroger. »

onvertes pour sa délivrance, et je ne suis ni assez habile ni assez fort pour pouvoir le sauver. La Pologne n'est pas morte, elle s'est endormie... Laissons-la sommeiller, car peut-être elle rêve des beaux jours.

beaux jours.

— Elle rêve de liberté, et elle nous a laissé le soin de réaliser son rêvel...

Tais-toi, enfant songeur: tu n'a pas encore vu la lumière, tes yeux étatent trop faibles, et elle aurait pu t'éblouir.

Mais je te la montrerai, moi: ne l'ai-je pas promis mes confidences? Ma passion, c'est la liberté! ma fiancée, c'est la patrie! Elle n'est pas cruelle, pas ingrate, celle-là. Elle comble de joies surhumaines, de donceux infinées, tous humaines, de douceurs infinies, tous ceux qui l'aiment comme moi, et qui n'auront sans doute d'autre bonheur que de mourir pour elle... Et nous sommes trente mille qui l'aimons, qui avons juré de la délivrer, et qui allons marcher à la bataille comme à la noce. Laisson nous passer, sceptiques, cœurs timides et incertains; nous ne connaissons ni vos doutes ni vos terreurs; nous som mes les fiancés de la mort et les élus de

la patrie.

— Vous parlez, Witold, comme s'il y avait un complot? demanda Thadée, dominé et émue par l'exaltation de son ami.

(A suinre). Etienne MARCE I. Rien que cels. Vailà bien le m le czar. le sultan. Et le troupeau

et docile; de s'écries ¿ vive Gambetta (Discours sténographié). « La France doit rester la France d' libre examen et de la libre pensée. » Alors, pobréquoi les chrétiens ou le israélites n'auraient-ils pas le droit d penser librement, d'examiner libre ment?

C'est que, pour M. Gambétta et se catidides applaudisseurs, tout citoye est libre de penser et d'agir...comm l'entendent M. Gambétta et ses parèils

pas sutrement.
L'orateur, ensuite, l'apitôie sur le maux de la guerre de 1870, et recommande une politique pacifique, lui que voulait alors la guerre à outrance, justice homment au dernier se vousat siors la guerre a outrance, ja qu'au deroier homme et au dernier se apparemment parce que (il le déclar « les survivants sont plus malheureu ques morts. » Si toute la France ava péri à la fin de dette guerre « à outrance, at que fembetts eul est eurofess. et que Gambetta écul eut survécu, ma heureux Gambetta! doublement malhè-réux, puisqu'il n'eut plus même trouv in auditoire pour l'applaudir.

Au bout de cetté rhétorique income queule et incendiaire, s'adressant, ho pas s'sulement à son auditoiré, mais a peuple français, ils éérie : a c'est à vou de faire un choix entre les hypocrites les fourbes et les sincères. (Oui,oui, the hieut brayos!)

Le choix est tout fait pour les boncitoyens. N'est-ce pas assez de comédie Assez de captation? Assez de courtisan nérie populaire?

Ah! je comprendrais M. Gambet

« Nous voulons la liberté qu'elle est le droit naturel de l'h qu'elle est le droit naturel de l'hommous voulons toutes les libertés, par que toutes les libertés s'enchaînent; liberté pour les catholiques, pour les protestants, pour les juifs, comme pour libres-penseurs; la liberté de l'enseigne gnement, de l'association et même de l'oppogagande. pour tous les citoyes propagande, pour tous les citoyen quelles que soient leurs croyances reli gieuses et politiques; la liberté d'en trappiste ou orateur politique, profession ou étudiant d'Université refigieuse o anti-religieusé; hombe de froc ou hom me de robe, de commerce ou d'épée. S nous ne voulions pas, si nous ne respec-tions pas toutes les libertés pour tous nous serions des hypocrites et des ty-rans, ou, comme l'a dit Proudhon, de

agueurs. » ue M. Gambetta choisisse! (Propagateur.) A. DEROIDE.

#### CHRONIQUE PARISIENNE

Quel spectacle | quel tapage | quel in fernal charivari | Il me semble, chaqu fois que j'ouvré un journal, être trans porté tout à coup au milieu dela fête d Saint-Cloud, à l'houre des boniment lorsque l'éloquence foraine éclate d toutes perts, accompagnée de mirition de clarinettes et de grosse caisse; lors que sur le devant de châque baraque les montreurs de chiens savants, femmes colòsses ou de fémmes à barbe d'hercules du Nord, de somnambule lucides et de veanx à deux teles, secon de nare laura nitres, ou se servant de dés par leurs pitres, ou se servant de pîtres à eux-mêmes, ayant à droite el à gauche leurs municiens à gages de guisés en artilleurs ou en Potontis de fantaisie, beuglent dans des porte-voir leurs programmes emphatiques à un cercle de badauds qui les écoutent, jeur écarquilles et Bouché béante, Il y en avait un surfout, à la dernière

Il y en avait un suriout, à la dernière foire, en général mexicain; coiffé d'un énorme plumet rouge, dévanté, rôgommeux, épileptique, ayant près de lui une femme vêtue en vivandière, qui, avec un air de conviction profondé, sou-lignait d'un roulement sonore sur le tambour la fin de chacume de res phrases. L'ai cru le revoir toute cette a mande ses. J'ai cru le revoir toute cette semal ne, à la tribune de la Belle-Moissen-neuse, de la salle des Ecoles et du Vieux-Chène. Il fallait l'entendre vanter son élixir:

« Cet élixir unique, incomparable,

merreilleux, est la panacée si longtemps cherchée en vain par les plus grands génies du monde, et que j'ai eu le bon-heur de trouver au prix de vingt années de travaux et de sueurs. Il guérit de tous les maux, messieurs, de la coque-luche, de la migraine, de la rage de tous les maux, messieurs, de la coque-luche, de la migraine, de la rage de dents, du la pneumonie, de la paraly-sie, de l'apoplexie, de la dyspepsie, de la gale, de la teigne et des corps aux pieds. Vous êtes-vous fait une blessure dans quelque partie du corps? avez-vous reçu un coup de couteau, de poi-gnard, de pistolet? Un libge, un shiple linge, imbibé de quelques gouttes de mon élixir, cicatrise la plaie en un clin-d'œil· Etes-vous pris d'une colique sou-daine? C'est bien simple; une goutte sur un morceau de sucre suffit à vous guérir. En temps d'épidémie, choléra, guérir. En temps d'epidenne, caussia, peste, fièvre typholde, prenez-en matin et soir une cuillerée à cafédans un verre d'eau, et vous serez plus invulvérable qu'Achille trempé dans le Styx. Déplus, messieurs, et c'est ici que je vous prié messieurs, et c'est ici que je vous prie de rédoubler d'attention, mon élixir donne une haleine suave, blanchit les dents, cire les bottes, teint la barbe, fait pousser les cheveux et disparaître les taches de graisse. — Mais, me direz-vous, combien vends-tu ton élizir? — Messieurs, je ne le vends pas. je le donne. Dans mes nombreux voyages à travers les cours étrangères, j'ai toujours refusé de m'en dessaisir.

L'empereur du Maroc et le roi du Congo se sont jetés à mes pieds, m'ont em brassé les genoux, se sont trainés dans la poussière devant moi pour implorer un flacon de mon élixir : j'ai résisté à leurs supplications et à leurs larmes; ils